

LE MONDE ILLUSTRÉ.

Montréal, 28 Juin 1884

SOMMAIRE

TEXTE : Notre journal. — Entre-nous, par Léon Ledieu. — Un rêve, par Georges Duhamel. — Multiplicamini, par Alphonse Christin. — Le cinquantenaire, par Rémi Tremblay. — Les ambitions de Faraude (suite), par Mlle Zénaïde Fleuriot. — Souvenir du cinquantenaire. — La science. — Pauvre institutrice anglaise. — Un conseil. — Nos gravures. — Un canon économique. — De partout. — Primes du *Monde Illustré*.

GRAVURES : Prédications de saint Jean-Baptiste. — Le cinquantenaire de la Société Saint-Jean-Baptiste : Saint Louis venant de prendre l'oriflamme à Saint-Denis ; Le défilé de la procession, La messe en plein air ; Le feu d'artifice ; Les courses ; Le tournoi ; Les courses en vélocipèdes.

NOTRE JOURNAL

Le deuxième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (c'est-à-dire les numéros du mois de JUIN), aura lieu lundi, 7 juillet prochain, dans la grande salle de la *Patrie*, n° 35, rue Saint-Gabriel, à huit heures précises p.m.

A ce propos, nous ne pouvons trop recommander à nos lecteurs de conserver avec soin leurs numéros de manière à ce que toutes les primes soient réclamées.

Nous remercions nos nombreux amis du bon accueil qu'ils ont fait à notre journal, et nous pouvons les assurer que l'immense succès de notre entreprise ne fera que nous exciter à faire tout notre possible pour satisfaire nos lecteurs.

ENTRE-NOUS

Français du nouveau monde, allez votre chemin.

Votre chemin, ah ! vous le faites noblement. Votre chemin, vous le parcourez en vrais Français, et vos étapes se comptent par autant de conquêtes.

Conquêtes pacifiques, politiques, mais sûres et allant droit au but, vous envahissez l'Amérique.

Chaque peuple a sa mission, et vous, vous souvenant de cette vérité consacrée par dix siècles de gloire en Europe :

Gesta Dei per Francos,

vous continuez en Amérique l'œuvre poursuivie sans trêve et sans relâche par vos aïeux et par vos frères de France.

Car, quoi qu'on en dise, quoi qu'on fasse, quelques luttes qu'on puisse opposer, la France est toujours la reine des nations, le flambeau du monde, le creuset où se fondent toutes les idées pour donner à tous les peuples un lingot pur, un principe toujours bon et productif.

L'œuvre de la France est immense, le vôtre est appelé à des destinées aussi grandes et aussi prospères.

* * *

Ce ton solennel, ces réflexions philosophiques, cette voix prophétique que je me permets de prendre aujourd'hui, me sont inspirés par le spectacle grandiose auquel je viens d'assister.

Et ceci me rappelle une anecdote que je veux vous raconter—c'est une parenthèse de quinze lignes que je vous demande la permission d'ouvrir.

Un de mes amis, M. Hirtz, président de la Société de Secours Mutuels des Français, à Montréal, me racontait un jour son arrivée, ses luttes avec la misère aux Etats-Unis, son isolement au milieu de tout ce peuple qui parlait une langue qu'il ne comprenait pas alors. Il souffrait comme peut souffrir un enfant de la vieille Gaule qui n'entend plus le langage du pays.

Sur cette terre étrangère, perdu dans les plaines de l'Ouest, rien ne lui parlait de la France qui semblait ne pas exister là-bas.

Un jour, jour mémorable, il se trouvait à Chicago, on célébrait une fête quelconque, et dans la foule flottaient des drapeaux américains, anglais, espagnols, allemands même.

Et la France, la France, disait-il, où donc est-elle ?

* * *

Tout à coup, un air joyeux, vif et gracieux,

égrenne ses notes harmonieuses, et bientôt le passant perdu dans la foule, lui, voit défilé de beaux et solides gars comme on en voit là-bas, en Alsace, en Artois et en Bretagne, s'avancant d'un pas léger et précédés d'un drapeau...

Le drapeau tricolore !...

Alors, ivre de joie, heureux comme l'enfant sous les baisers d'une mère, comme le soldat—et il l'avait été en 1870—qui revoit le régiment, le cœur battant comme au premier aveu, ce bon garçon, n'y pouvant plus tenir, s'élançait, saisit le drapeau et le couvre de baisers.

Il embrassait la France, sa mère !

Ce drapeau était tenu par un Canadien, et l'air que jouait le corps de musique c'était : "Vive la Canadienne !"

* * *

Eh bien ! ce moment de suprême joie, ce bonheur pur parmi les plus purs, ce sentiment sublime de patriotisme, tout ce qu'il y a de bon dans l'homme enfin, vient d'être remué dans la poitrine de deux millions de Canadiens.

Le cinquantenaire de l'Association Saint-Jean-Baptiste vient de réunir toutes les familles, tous les comtés, toutes les provinces, tout le Canada, dans un seul sentiment d'union et de paix.

Plus de discordes, plus de haines, plus de partis politiques.

Le drapeau tricolore couvre de ses plis tous ses enfants.

O Patrie !

* * *

Avez-vous assisté à l'arrivée de quelques trains venant des Etats-Unis pendant cette grande semaine.

Chacun d'eux était plein comme un œuf, bondé d'amis que d'autres amis attendaient à la gare.

A peine le train était-il arrêté qu'on entendait ce mot d'ordre :

—Qui vive ?

—Canada !

C'était le mot de ralliement.

Et, bras dessus bras dessous, tous s'en venaient, le sourire aux lèvres, la joie au cœur, et plus d'un murmurait ces vers de Béranger :

Douce contrée
Puissent tes fils te revoir tous !
Enfin j'arrive
Et sur ta rive,
Je rends au ciel, je rends grâce à genoux :
Je t'embrasse, ô terre chérie !
Dieu ! qu'un exilé doit souffrir,
Moi désormais je puis mourir
Salut à ma patrie !

Un autre même qui trouvera de nombreux imitateurs redit la fin d'un autre couplet :

Je reviens pauvre, mais content.
Une bêche est là qui m'attend.
Salut à ma patrie !

C'est un colon de plus qui revient aux champs de son enfance.

* * *

Ils sont tous venus, ils ont répondu à notre appel, et du Nord au Sud, du levant au couchant, du Pacifique à l'Atlantique, de la baie d'Hudson au Mexique, tous les Canadiens ont envoyé des députations pour les représenter à cette fête unique dans notre histoire.

Mais aussi, quelle réception ! quel éclat, quelle démonstration !

La ville est pavoisée de drapeaux, de draperies de toutes couleurs, partout s'élèvent des arcs de triomphe exécutés avec un goût qui fait honneur à l'architecture, M. Lapointe.

Les différentes sections de Montréal et des environs ont tenu à honneur de lutter entre elles, et le résultat obtenu a tellement surpris nos visiteurs qu'il est difficile de donner la palme à l'une d'elles.

* * *

Les choses se sont passées plus simplement en 1834, et on était loin de prévoir alors l'immense succès qui a couronné les efforts des premiers fondateurs de l'association Saint-Jean-Baptiste.

C'est dans un banquet que M. Ludger Duvernay a émis la première idée de fonder une société nationale, et c'est rue de Saint-François de Salles, aujourd'hui la rue Windsor, que ce dîner mémorable a eu lieu.

Le quartier riche, qui s'étend aujourd'hui de la rue Saint-Antoine jusqu'au-delà de la rue Sherbrooke, n'existait pas. Il n'y avait là que des champs et des vergers dans lesquels se trouvaient espacées et là des maisons isolées.

C'était le bout du monde, les champs jusqu'à la montagne.

A l'endroit où se trouve aujourd'hui la fabrique de voitures de M. Ledoux, était une grande maison de bois, moitié maison de ville, moitié maison de campagne, entourée d'un vaste verger où pommiers et groseillers croissaient librement et à l'aise.

Cette maison appartenait à M. John McDonnell, avocat, fils d'un colon écossais, très aimé des Canadiens.

* * *

Le 24 juin, jour de la fête de saint Jean-Baptiste, fête chômée généralement par nos pères comme on le fait encore maintenant dans certaines parties de France, M. McDonnell réunit à sa table une soixantaine d'amis Canadiens, Ecossais, Irlandais et Américains.

Vous le voyez, ce n'était pas précisément un banquet national qui était projeté, et ce ne fut que grâce à M. L. Duvernay qu'il le devint et qu'il acquit une célébrité historique.

Tous ces convives firent honneur, comme bien vous pensez, à la cuisine de leur hôte (qui savait, paraît-il, très bien faire les choses, et avait une excellente cave) et, les vieux vins de France aidant, au dessert on rappela des souvenirs, on raconta des anecdotes, etc., comme cela se passe encore de nos jours dans tout dîner de bonne compagnie.

Mais ce contact même de plusieurs races partageant le pain et le sel chez un ami commun, faisait ressortir d'une manière plus pénible encore l'isolement dans lequel se trouvaient les Canadiens.

Les autres avaient une patrie une existence nationale, un drapeau, tout enfin ce qui rattache l'homme au pays commun et l'unit dans un même faisceau.

Nous, Canadiens, nous n'avions rien de tout cela.

Abandonnés par un roi qui a laissé un nom abhorré, vendus mais non conquis ni vaincus, tyrannisés par les acheteurs, traités en ilotes plutôt qu'en citoyens, les hommes de cette époque sentaient de puis longtemps sourdre en eux des vellétés, sinon de révolte, au moins un besoin de liberté et de respect qui sont nécessaires à un peuple pour produire et occuper la place qui lui revient de par son intelligence et son génie propre.

* * *

C'est dans ces circonstances que M. Ludger Duvernay se leva et proposa à ses amis de se grouper, de s'unir et de fonder une société nationale canadienne-française.

L'idée fut accueillie avec des transports d'enthousiasme.

C'était le réveil tant attendu après un sommeil de soixante-dix ans.

C'est presque à la même époque que l'on adopta les deux emblèmes du Canada-Français, le castor et la feuille d'érable.

C'est M. D.-B. Viger qui proposa d'adopter la feuille d'érable.

"Cet arbre, dit-il, qui croit dans nos forêts, sur nos rochers, d'abord jeune et battu par la tempête, languit en arrachant avec peine sa nourriture du sol qui le produit ; mais bientôt il s'élançait, et, devenu grand et robuste, il brave les orages et triomphe de l'aquilon. L'érable, c'est le roi de nos forêts, c'est l'emblème du peuple canadien."

La soirée se passa joyeusement, les groupes s'étaient formés dans le verger et, dans cette belle soirée d'été, sous un ciel resplendissant d'étincelles, on parla d'avenir...

L'association de Saint-Jean-Baptiste, la société nationale canadienne, qui a aujourd'hui des ramifications dans tout le nouveau-monde, était fondée.

* * *

Cinquante ans ! comme c'est loin de nous ! De tous ces convives réunis autour de la même table, combien survivent ?

Neuf seulement ont répondu à l'appel. Ce sont : MM. Trudeau, le jeune enfant en 1834, aujourd'hui Père Oblat aux Etats-Unis ; T.-S. Brown, connu sous le nom de général Brown, presque aveugle maintenant ; hon. juge Sicotte ; Georges de Boucherville, l'auteur du roman bien connu, *Une de*